LE SULTAN NJOYA ET LE POUVOIR ROYAL BAMOUN

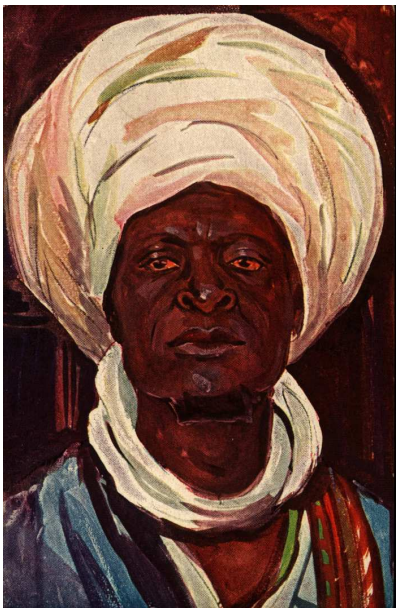
Par Judith NJELE

Le prétexte du présent article m'a été suggéré par Georges Meurillon[1], qui a mis à ma disposition un ensemble de cartes postales réalisées au Cameroun au début du siècle, entre 1900 et 1930. Après avoir rédigé un mémoire de D.E.A. d'histoire sur « La naissance du christianisme en pays Bamoun de 1902 à 1933[2] », j'ai eu à côtoyer l'univers de ce peuple camerounais –auquel je suis apparentée- et à engager des relations avec les autorités coutumières de ce pays. En se situant dans le cadre préparatoire d'une thèse, il nous est apparu intéressant d'insérer ces images[3] dans une démarche qui est pour moi très nouvelle : celle de les utiliser comme documents pour la connaissance des bamoun, du pouvoir royal centré sur la personnalité du Sultan Njoya, et la représentation d'un palais devenu aujourd'hui patrimoine mondial classé par l'UNESCO.

La personne

Né autour des années 1873-1874, le futur sultan Njoya était l'un des fils du roi Nsangou et de la reine Njapndounké. Njoya, qui succède à son père en 1883, s'est imposé à l'admiration de la postérité par sa sagesse et son intelligence, son sens de la responsabilité et son courage. Il a présidé pendant un demi-siècle (1885-1933) aux destinées de son peuple, les bamoun, dont le territoire se situe à l'ouest du Cameroun et dont la capitale est Fomban. Le sultan Njoya reste pour son peuple le sultan par excellence, dont le nom évoque l'apogée du peuple bamoun, et dont la valeur semble égaler celle des héros fondateurs de royaumes et civilisations.
Dans la personne du roi Njoya (photo n° 1 et 2), le lecteur ne découvre pas seulement un roi puissant, entouré d'une cour et d'une domesticité servile. Il vit le drame d'un homme au cœur d'une épreuve sans précédent dans l'histoire du bamoun, de la prudente résistance à l'abandon des structures et croyances traditionnelles.

(1)



Le combat que menait le roi Njoya était le même que celui dans lequel étaient engagés d'autres souverains d'autres régions du Cameroun et d'Afrique. Mais, Njoya n'était pas seulement un monarque, il était aussi gardien d'une légitimité sacrée. Aussi dans la résistance qu'il opposa à la pénétration allemande et française, à celle du christianisme et de l'islam pendant quelque temps, il défendait à la fois un pouvoir, un territoire et des coutumes dont certaines, tels l'esclavage et la polygamie, avaient déchaîné la vindicte des philanthropes européens.

Njoya sut conduire son peuple dans les voies nouvelles sans rupture brusque avec le passé, et son souci de respecter les traditions dans l'acquisition d'une nouvelle morale et de nouvelles formes de vie démontrent l'importance de ses idées pour une recherche éthique adaptée au peuple bamoun.

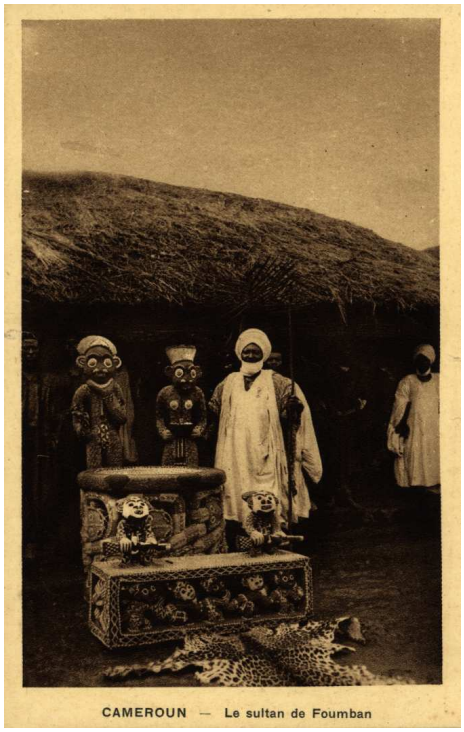
(2)

---

[1] Secrétaire général I&M, auquel je tiens à exprimer très sincèrement ma profonde reconnaissance pour son attention, ses encouragements.
[2] Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. UFR Histoire, sous la direction du professeur Elia M'Bokolo, septembre 2000.
[3] Les **informations concernant les images** sont regroupées à la fin de cet article.

La ferveur religieuse de Njoya ne saurait faire de doute, non plus que sa volonté de renforcer son pays grâce à la religion et aux savoirs et techniques de l'occident. C'est là l'aspect le plus important de son règne : un chef bamoun décidait de sa propre initiative, d'adapter certaines structures sociales, organisation de la médecine traditionnelle, réforme juridique et création d'un code civil, création d'un centre artisanal.
Face à la puissance coloniale, Le sultan Njoya a donné une haute idée de son intelligence et de sa sagesse. Il reste aujourd'hui encore l'un des héros nationaux du Cameroun et l'une des figures les plus célèbres de l'histoire africaine.

Le Pouvoir royal



(3)

Le roi Njoya tenait son pouvoir de la force ou du prestige, son autorité résultera de la soumission de la population bamoun : le roi ou *Mfon* détiendra avant tout des pouvoirs politiques, religieux et maintiendra la paix et l'ordre social plus par la contrainte et l'arbitrage que par son influence spirituelle. Ce roi a un pouvoir divin et sacré dont l'usurpation était inévitablement punie de mort. Il décide de la paix et de la guerre. Il légifère avec ou sans concours de son conseil. Toutefois, les prescriptions qu'il édicte ne doivent pas être en contradiction avec le coran, livre saint de l'Islam. Njoya n'a été imprégné de cette idée qu'après l'introduction de l'Islam en pays bamoun, dans les années 1897.

Le sultan dirige l'exercice de la justice et fait exécuter les sanctions rendues par les assesseurs coutumiers. Il assure la protection de son royaume et il doit être le grand bienfaiteur et croire en Dieu. Il dirige les forces armées avec l'aide de dignitaires. Il concilie les oppositions en admettant que la structure traditionnelle est le seul lieu commun pour tous les bamoun. Il est en outre le chef du service judiciaire devant les tribunaux coutumiers. Les juges désignés par l'administration camerounaise rendent leurs sentences sous son contrôle et sa présidence. Il gère le trésor public, formé de dons en nature que tout citoyen se devait d'apporter au roi périodiquement. A son tour, le roi affecte ces dons aux besoins des malheureux. Pour leur mise en valeur, il distribue les terres aux membres de la tribu.

Les œuvres du roi Njoya

Le Sultan Njoya fit preuve d'une activité étonnante, tant dans les domaines politiques, économiques ou religieux, que dans les différents domaines des arts, des lettres et des techniques. On lui doit en particulier l'invention d'une écriture et d'une langue bamoun, la réalisation de remarquables dessins, l'encouragement des métiers d'art qu'il pratiquait lui même comme sculpteur. Il s'intéressa à la cartographie. Et l'architecture lui fut d'un intérêt essentiel puisqu'il n'hésita pas à transformer radicalement son palais en s'inspirant du savoir-faire allemand.

Njoya entreprit des réformes : la plus profonde fut une réforme juridique qui bouleversa toutes les structures sociales du pays. Son ouverture au monde extérieur, ses contacts avec les différentes cultures et civilisations (Foulbé, Haoussa et Européennes) lui permirent de prendre ses distances vis-à-vis des concepts traditionnels et d'envisager une forme nouvelle de relations humaines. Artisan de cette réforme, il accepta de porter lui-même la responsabilité vis-à-vis du passé et de l'avenir.

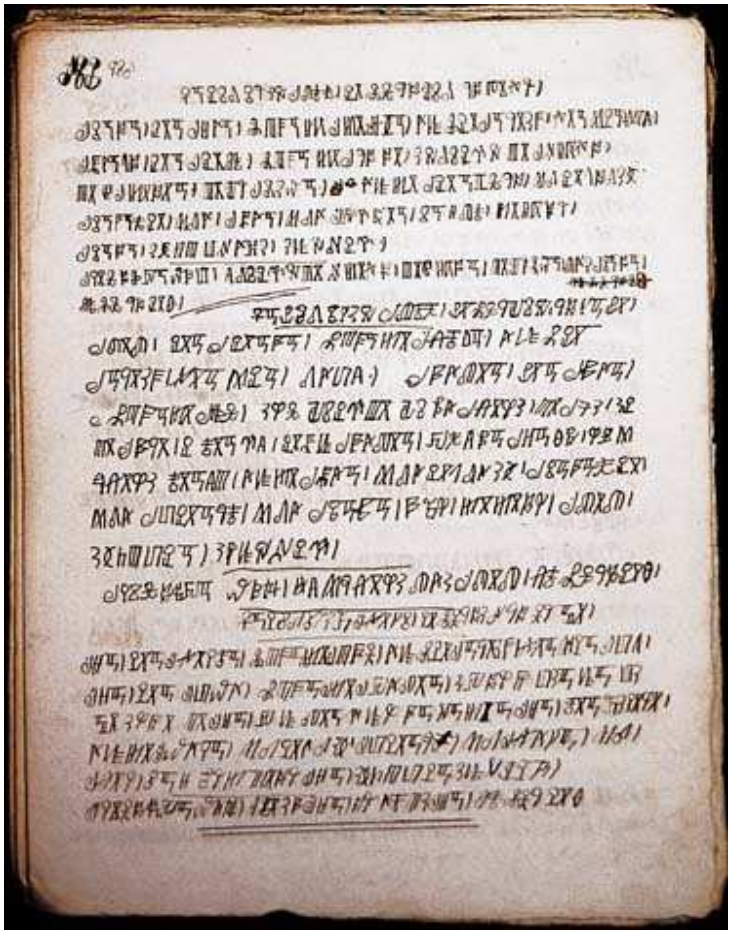
L'invention par le roi Njoya de l'écriture bamoun, aux environs de 1897-1988, est une nouveauté aux yeux des bamoun. Son origine, son développement, sa valeur phonétique, son utilisation sont expliqués dans le livre de I. Dugast et M.D.W. Jeffreys.

Une première écriture était désignée par les deux premiers caractères : *ni nyi*, que les bamoun traduisent par : « reconnais Dieu ». Cette écriture a subi de nombreuses transformations : d'idéographique qu'elle était à l'origine, elle est devenue phonétique et l'étude de cette écriture d'après les spécialistes, Madame Dugast par exemple, montre que Njoya était un maître de la phonétique. Elle était utilisée pour la correspondance et même des portions de la bible avaient été traduites dans ces caractères.

Une deuxième écriture, *a ka u ku*, du nom des deux premiers caractères ou *ni lerewa ngutngure* = « yeux des lettres grandes », comprenaient quatre vingts caractères. C'est dans cette forme que furent rédigées les œuvres de Njoya[4].

L'invention de l'écriture alla de pair avec la création d'une nouvelle langue. Jusqu'alors, les conquérants bamoun avaient utilisé les langues de leurs vassaux, le *Shü Pashom* tout d'abord, et ensuite le *Shü Pa Mbèn*. Il créa le *Shü Mon*, langue destinée à être utilisée par tout son peuple. Celle-ci fut employée en particulier par la cour et les notables, mais ne put se diffuser complètement en raison de l'occupation allemande puis française 1916.

Le sultan Njoya rédigea plusieurs ouvrages en langue *Shü Mon*. Le plus connu concerne l'histoire de son peuple. Il s'intitule « Histoire et coutumes des bamoun »[5], ouvrage dont une première traduction fut réalisée en juin 1949 par le pasteur Henri Martin. Dans son introduction à l'ouvrage, le pasteur révèle que les derniers chapitres furent rédigés alors que Njoya était en résidence surveillée à Yaoundé de 1931-1933, incarcéré par le général Marchand.



(4)

Njoya écrivit également un livre de médecine traditionnelle. Il comporte une carte du pays bamoun qui est une de ses plus belles réalisations graphiques. Celle-ci à l'aspect d'un grand rectangle de 96 cm x 78 cm, et montre le pays bamoun entièrement compris dans ses frontières naturelles entre le massif Mbam et le Mvi au Nord, la rivière Mbam à l'Est, le Noun au Sud et à l'Ouest, alors qu'en réalité il revêt presque la forme d'un triangle de 120 km de hauteur et 68 km à sa petite base au Nord. Malgré ses imperfections, ce travail fut une réussite et causa une grande surprise aux premiers européens arrivés à Foumban[6].

---

[4] Mfochivé (J) : *L'éthique chrétienne face à l'interconnexion culturelle et religieuse en Afrique : exemple du pays bamoun 1873-1937*, Leiden, 1983, éd. clé, Yaoundé.

[5] Njoya (I) : *Histoire et coutumes des bamoun*, A. Coueslant, Cahors, 1952

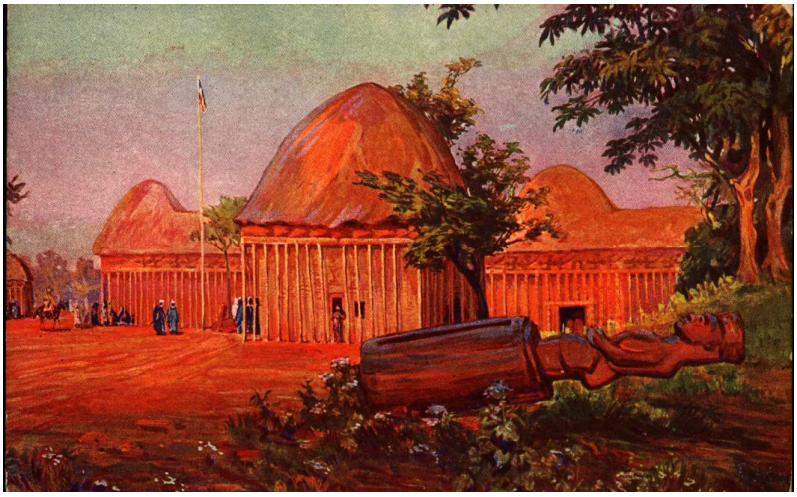
[6] Mfochivé (J) : *L'éthique chrétienne face à l'interconnexion culturelle et religieuse en Afrique : exemple du pays bamoun 1873-1937*, Leiden , 1983, éd. clé, Yaoundé.

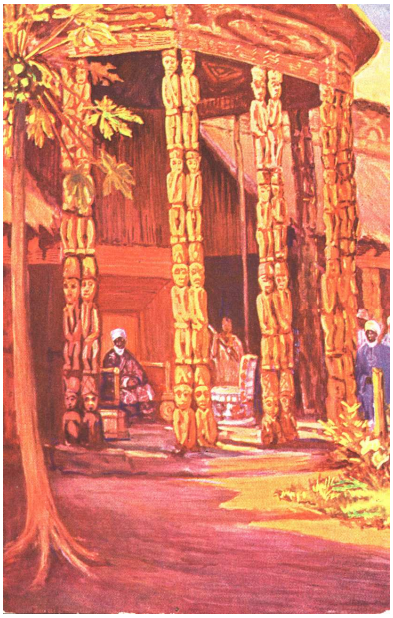
On peut noter l'importance de l'œuvre scolaire de la mission, qui ne manquait pas d'avoir un grand attrait sur Njoya. Celui-ci confia plusieurs de ses enfants à leur école installée au palais durant les premiers temps et qui comptait déjà 60 élèves. Les relations entre le pasteur Göhring et le sultan amenèrent Njoya à devenir catéchiste. Il s'intéressait à l'exposé de la doctrine chrétienne et les missionnaires eurent quelque temps un sérieux espoir d'étendre l'évangélisation à toute la population bamoun grâce à la conversion du roi.

Le palais royal du pays bamoun (Cameroun)

Attirée par l'histoire du pays bamoun, l'organisation de l'espace bamoun, plus particulièrement par la construction du palais royal et son agencement interne, nous avons choisi de faire une brève comparaison entre l'ancien palais et le nouveau palais de Njoya en évoquant en outre les maisons des chefs de lignes en pays bamoun.

1. L'ancien Palais royal

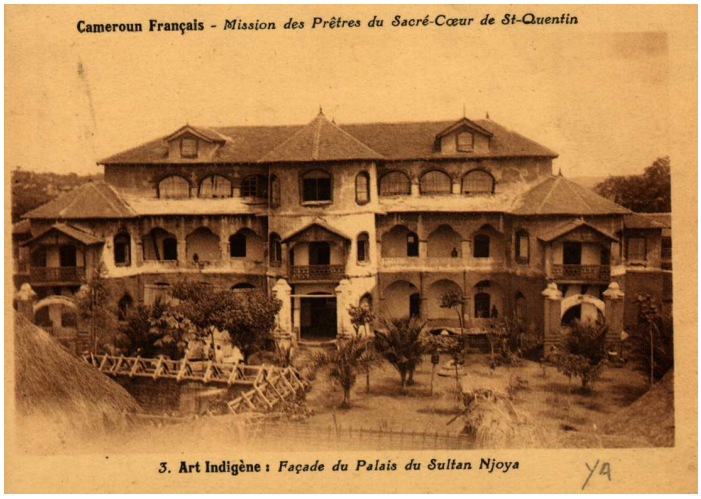




(6)
(7) (8)

L'ancien palais (photo 6, 7 et 8) que nous évoquons ici concerne non pas le palais du roi Nsangou, qui fut détruit complètement en 1913 par un incendie, mais celui qui fut reconstruit par le Sultan Njoya à cette même date et que le peintre Ernst VOLLBEHR a représenté en cartes postales[7].

[7] Peintre africaniste reconnu, Ernst VOLLBEHR fut présent au Cameroun vers 1913. Il a peint 145 tableaux du Togo (dont 89 ont été retrouvés) et a écrit un journal en janv-mars 1914 (information transmise par M. Ph. DAVID). Certains de ces tableaux on été reproduits sous formes de cartes postales



(8)

(9)

L'intérieur du nouveau palais était composé de plusieurs enceintes en pierre, qui délimitaient des cours, de plus en plus surveillées par les gardes de Njoya à mesure que l'on approchait de la personne du roi. **La photo n° 11** montre le sultan Njoya à l'intérieur du palais habillé de la manière haoussa ou peul. Ce palais est garni de galeries, du musée qui frappait les visiteurs par son originalité et son aspect un peu « occidental ».

Derrière le palais, se trouve un vaste terrain occupant le fond du vallon, et permettant de mettre le roi en sûreté **(photo n° 12).** La limite inférieure du corps de bâtiment, le roi y séjournait en dehors de ses heures d'audiences et de sortie, il y vivait avec ses femmes et ses serviteurs intimes. C'était encore dans cette zone que se trouvaient les lieux à usage religieux uniquement accessibles au monarque et à quelques membres de son entourage. Le haut et le bas s'opposaient aussi, en raison de leurs caractères respectivement public et privé.

Pour la partie supérieure, une opposition entre la droite et la gauche. Une enfilade de cours partait de l'entrée centrale située sur la façade jusqu'à limu permettant de séparer la partie du palais située du côté du quartier de Njiyuom, la droite, de celle attenant au quartier de Njinka, la gauche, chacun de ces côtés avait une vocation bien distincte : celui de Njiyuom était occupé par les appartements abritant la sociétés secrète de Ngiri[8], réservée à la noblesse princière ; celui de Njinka était en partie occupé par le mitngu et les sociétés secrètes réservées à la noblesse palatine Mbansié, la plus influente à l'époque de Njoya.

(la collection G.M. en comporte une douzaine). Plusieurs d'entre-elles ont trait à la chefferie Bamoun et à la cour de Njoya.

[8]A. Njiassé, A. Njindam, R. Njoya, E. Ndayou, M. Njoya : Cent ans d'histoire bamoun, éd. Grou-Radenez et Joly, 1984, Paris.

Certaines des photographies du palais ont été prises par le missionnaire allemand, le pasteur Göhring. Le nouveau palais est entouré par une enceinte circulaire qui renferme cours, habitations et quelques arbres (il serait intéressant, à ce sujet, de comparer le palais de Foumban avec d'autres palais royaux, du Cameroun)[9].

La visite du palais entre 1900 et 1924, date de la fin du règne de Njoya, était le parcours obligé pour tout visiteur étranger en pays bamoun. Un visiteur le plus souvent armé d'un appareil photographique dont l'usage se répandait alors ; d'autres européens, comme Hans von Ramsay ou Ruldoph Oldenburg ou Anna Rein-Wuhrmann, pour ne citer que ces trois noms connus, connaissaient très bien le palais pour y avoir assister à des nombreuses fêtes traditionnelles bamoun à la cour du palais.

Tout voyageur qui pénètre dans le nouveau palais, constate une petite ville dans la grande, c'est vraiment Foumban en miniature, alors que l'ancien palais a une image à la fois ville et campagne. Il y a en tout une centaine des maisons, musée, des prisons. Tout est enclos d'une muraille qui fait le tour de cette agglomération.

Les bamoun ont montré la continuité dans l'organisation des villages bamoun autour de l'habitation royale[10], ce qui se vérifie dans les chefferies. D'une certaine façon, les photographies du palais prises par les européens portent la marque de cette méconnaissance : elles ont surtout fixé l'image des bâtiments, que les collections baloises devraient notablement enrichir.

Il y a des lieux privés, où le sultan Njoya n'était vu et entouré que par ses familiers et de très rares visiteurs. Le second ensemble est l'espace public, celui où s'exerçait le pouvoir et où le roi devait se montrer. Ce sont bien sûr les lieux les plus photographiés.

(11)

(12)

3 - La fin du sultan Njoya – Evolution du nouveau palais

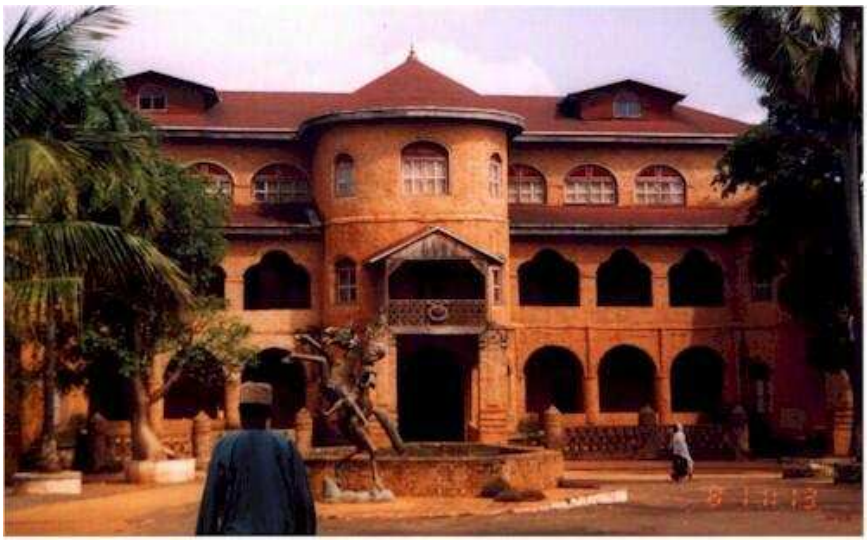
En 1931, pendant l'occupation française, le gouverneur Marchand envoie Le Sultan en exil. Le Palais reste alors sous la surveillance de l'administration coloniale, tandis que la famille princière reste logée au palais, mais n'a aucun pouvoir.

---

[9] I. Mborou Njoya : Le sultanat du pays bamoun et son origine, B.S.E.C., 1935, Yaoundé.
[10] J. Binet : L'habitation dans la subdivision de Foumbot, le Monde non chrétien, 1950, Yaoundé.

A la mort de Njoya, en mai 1933, ses funérailles ne seront pas effectuées dans le palais, comme la tradition l'exige.A près plusieurs démarches, son successeur, le prince Seidou Njimoluh Njoya devient sultan et s'installera au Palais, et commencera des travaux de rénovation au Palais, dans les années 50.
On notera qu'une clinique à usage public a été construite plus tard dans l'enceinte du palais.

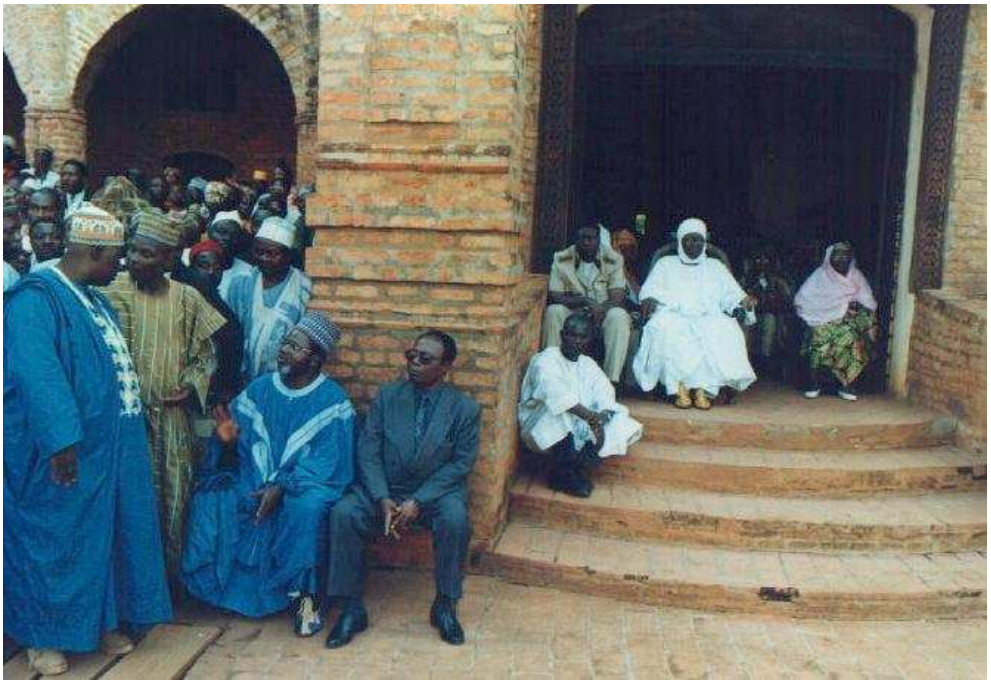
Dans les années 80, le palais devient Patrimoine mondial, sous l'égide de l'UNESCO. Un vaste programme de restauration de l'ensemble des bâtiments royaux est mis en chantier, et sont aujourd'hui achevés.



(13)

source Image : http://geocities.com/TheTropics/Shores/4051/images98/fbansultanat.jpg (février 2001)

A la mort du sultan Seidou Njimoluh Njoya, en 1992, son fils Ibrahim Bombo rétablit au palais la fête traditionnelle de Ngouon, supprimée en 1924 par l'administration française. Cette manifestation, qui a lieu dans la cour du palais, se reproduit tous les deux ans au mois de Novembre.



(14)

Jour de fête au Palais. Entouré des Reines, Princes, Princesses et autres dignitaires,
le Sultan Ibrahim Mbombo NJOYA (en gandoura blanche), assiste à un spectacle.
Source : http://geocities.com/TheTropics/Shores/4051/images/sultan.jpg (février 2001)

Le palais de Foumban symbolise l'intelligence et le pouvoir du roi Njoya : c'est là que les grands chefs des villages déposent le tribut. C'est aussi une véritable ville, organisée par quartier, où les serviteurs et les esclaves du roi préparent la nourriture, les habits et les étoffes, gardent les mules, les chevaux et le bétail, un centre où l'on produit, où l'on redistribue les produits de la fête de Ngouon et où l'on entasse les richesses. Cet espace n'apparaît presque pas sur les photographies ; mais des serviteurs, des dignitaires de cour qui secondaient le roi Njoya, ont parfois été saisis par la photographie et il faudrait essayer de les identifier[11].

Les photos apparaissent ainsi comme autant d'incitations à rechercher comment fonctionnait concrètement l'espace du pouvoir royal. Elles posent également la question plus générale du rapport de Njoya avec la photographie.

Il est certain que Njoya est un souverain africain qui a parfaitement compris le parti que l'on pouvait tirer de l'image photographique, a accepté de se montrer à des fins de propagande. Il laissait volontiers les voyageurs étrangers le photographier, ainsi que sa mère Njapndunké, ses proches et son palais. Il semblerait que le roi Njoya exerçait un certain contrôle sur les images prises, voire participait à leur mise en scène.

En somme, Njoya était passionné par le regard sur les choses, la découverte des nouveautés, la mode. On imagine alors que son intérêt pour la photographie n'est peut-être pas sans rapport avec le changement survenu durant la période coloniale, la transformation par l'administration française du pouvoir royal au début du XXe siècle. Ce palais royal est le symbole d'un peuple, de la puissance et des aspirations du roi Njoya, le trait d'union entre la passé et son futur. Il inspire la curiosité, le respect et couvre en son sein le dynamisme des bamoun.

Judith NJELE

(8bis)

BIBLIOGRAPHIE

BINET (J) : *« Le commandement chez les bamoun »,* le Monde non chrétien, éd. Karthala, 1952, Paris.
BINET (J) : *« La vie politique traditionnelle des bamoun*, CHEAM, 1953, Paris.
BINET (J) : *L'habitation dans la subdivision de Foumbot*, le Monde non chrétien, 1950, Yaoundé.
Champaud (J) : *Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest*, ORSTOM, 1983, Paris.
GEARY, (C.M.) : Images from Bamun,
LABOURET (H) : *« En pays bamoun : la ville de Foumban »,* Togo-Cameroun, 1935.
MARTIN (H) : *Les pays des bamoun et le sultan Njoya*, études camerounaises, 1951, Yaoundé.
MARTET (J) : *le sultan de Foumban*, Albin Michel, 1939, Paris.
MBOROU NJOYA (I) : *Le sultanat du pays bamoun et son origine*, BSEC, 1935, Yaoundé.
MFOCHIVE (J) : *L'éthique chrétienne face à l'interconnexion culturelle et religieuse en Afrique : exemple du pays bamoun 1873-1937*, Leiden, 1983, éd. clé, Yaoundé.
NICOD (H) : *Une école de catéchistes au Cameroun*, éd. Smep, 1930, Paris.
NJOYA (I) : *Histoire et coutumes des bamoun*, A. Coueslant, 1952, Cahors.
NJIASSE NJOYA (A), Njindam (A), Ndayou (E), NJOYA (M) : *Cent ans d'histoire bamoun*, éd. Grou Radenez et Joly, 1984, Paris.
NGONGO (L) : *Histoire des forces religieuses au Cameroun*, éd. Karthala, 1982, Paris.
NDAM NJOYA (A) : *Le palais de Foumban*, Albin Michel, 1939, Paris

[11] Ndam Njoya (A) : *Le palais de Foumban, Art et Cultures africaines*, éd. Raynier, 1975, Yaoundé.